

# Trois jours de vendange à La Côte

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 44

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181502>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rain de l'autonomie et de l'indépendance des cantons, sans lesquelles notre Suisse perdrait la condition essentielle de son existence et de sa puissance, les cantons romands ne se montrent pas, de parti pris, opposés à toute concession dans ce qui peut constituer un progrès.

S. C.

### Trois jours de vendange à La Côte.

Dans la première moitié de la vendange on se demandait *pouvez-vous loger ?* mais dans la seconde, la phrase d'usage était : *quel est votre excédant ?* C'est-à-dire quelle est la quantité de vin que vous ne pouvez pas loger.

Le manque de place a produit pendant quelques jours une espèce de panique. Partout les propriétaires effarés se croisaient, s'interrogeaient, cherchant à sortir le moins désavantageusement possible de l'impasse terrible où l'abondance les plaçait. A voir leurs visages allongés, leurs traits fatigués, on comprenait facilement qu'à des journées d'une surveillance incessante avaient dû succéder pour eux des nuits d'insomnie et d'angoisse.

Heureusement que beaucoup de gens ont pris en pitié les pauvres propriétaires.

Et d'abord les courtiers, ont envoyé aux quatre coins de la Suisse des télégrammes-circulaires conçus à peu près en ces termes :

« Récolte énorme. Si vous envoyez fustes pouvons acheter comptant à 20-25 c. »

Puis bon nombre de personnes se sont mises à la recherche des vases vides dont on a fait une battue générale. St-Gall, Schaffhouse, Zurich, Soleure, ont entendu nos cris de détresse et nous sont venus en aide. Les wagons du Central, du Nord-Est, de l'Union-Suisse, nous ont amené des quantités énormes de vases de tous les calibres et de tous les âges.

De leur côté les spéculateurs, les marchands de vin, les aubergistes grands et petits, sont venus en masse à la voix des courtiers, nous enlever, écus comptant, nos excédants insondables.

Cette salutaire invasion de nos Confédérés, a donné pendant quelques jours à diverses gares de notre réseau un mouvement inaccoutumé.

Ceile de Morges entr'autres offrait un aspect inimaginable.

Au loin, sur les routes qui aboutissent au quai des marchandises, les chars font queue. Les tonneaux remplissaient littéralement toutes les places disponibles.

Il y en a sur les quais, sur les wagons, sur les chemins, contre les talus, et au delà des palissades sur la propriété du voisin. Ils sont jaunes, rouges, bleus, ils sont de tous les verts ; quelques-uns sont presque noirs.

C'est une véritable mer de tonneaux, orageuse, tourmentée par un flux et un reflux continuel.

Les cris des charretiers, le hennissement des chevaux, les ordres brefs des expéditeurs, le chœur vigoureux des hommes de peine, tout cela forme un bruit tumultueux et confus qui n'est dominé

que par la voix lente et saccadée de la grue ou le sifflet strident de la locomotive.

Jamais on n'a vu un pareil encombrement ; aussi chaque train de vin qui part est salué par un soupir de délivrance.

Cet encombrement a naturellement occasionné de grands retards dans les expéditions. Pour les expliquer et en atténuer l'effet, un courtier a eu l'ingénieuse idée de faire photographier la gare de Morges au plus fort du tohu-bohu.

Il en aura sans doute envoyé un exemplaire à chacun de ses destinataires impatients.

Pour braquer son objectif, le photographe avait fait un échafaudage sur un bahut à marchandises. De là il pouvait avoir une vue assez complète sur l'ensemble. Aussi sur cette reproduction prise sans crier : gare, on verra je le pense des choses curieuses et des figures dans toutes les positions.

Dans l'affolement général, chacun a cru de son devoir de se faire marchand de vin ou de tonneaux.

Le médecin avait quitté sa clientèle, le pharmacien son laboratoire, le notaire son étude. Ces Messieurs étaient à la gare, l'un conduisant une fuste de vin, un second contrôlant une expédition, un troisième débattant le prix avec un propriétaire embarrassé d'un vase.

Et pendant ce temps, on pouvait mourir intestat, sans le secours de la faculté.

Rien de plus extraordinaire, de plus amusant que cette ardeur, cette fièvre qui, momentanément, empoignait tout le monde. Les courtiers qui doivent donner cent ordres par heure, s'enrouent à la peine, les tonneliers vident, remplissent, démontent, remontent, frappent jour et nuit. Les employés des gares surmenés par cette besogne surhumaine sont sur les dents. On fait queue partout, au bureau des marchandises, à la grue. Au télégraphe, où les appareils fonctionnent sans relâche, les appels ont quelque chose de fiévreux.

On sent très bien que chacun, dans cette débauche de travail, dans cette orgie d'affaires, n'est plus dans son état normal : toutes les facultés de l'individu sont concentrées sur un seul point, qui absorbe tout. On ne connaît plus l'heure du sommeil, on oublie celle des repas. La famille est reléguée à l'arrière-plan et ceux qui en sont éloignés ne prennent souvent pas le temps de donner de leurs nouvelles. Un exemple :

Un marchand de vin de la Suisse allemande, absent depuis 10 jours, n'avait pas donné signe de vie à sa femme. Il avait, comme beaucoup d'autres, planté sa tente à Morges pour faire l'achat des excédants.

Madame, soucieuse, inquiète, demandait des nouvelles par lettre, par télégramme : point de réponse.

Son inquiétude redouble, car Morges est un endroit où les hommes boivent comme des templiers un vin qu'elle sait trop capiteux pour la tête de son mari.

Nouvelle lettre, nouveau télégramme plus pres-

sants que les précédents. Pour toute réponse, Monsieur, en homme pratique, s'en va, muni d'une feuille de papier timbré chez un médecin. Là, il se fait donner une déclaration constatant que sa santé est parfaite, que son pouls est calme, grâce à une sobriété exemplaire et à la grande égalité d'humeur qu'il a conservée. Il requiert ensuite le sceau et la légalisation du juge de paix, met la pièce sous pli et l'expédie à sa femme.

Voilà ce qui s'appelle faire les choses en règle, où je ne m'y connais pas.

Thermes-de-Lessus, 1<sup>er</sup> novembre 1871.

L. C.

### Concert de la musique militaire de Lausanne.

Tous ceux qui ont assisté au concert donné mardi par la musique militaire de Lausanne, ont agréablement passé leur soirée. La fraîcheur des décors, les costumes militaires de quarante-deux exécutants et de nombreux instruments de musique étincelant au feu de la rampe, animaient la scène.

Le *Pas redoublé* de Kastner, attaqué avec énergie et précision, ouvrit le programme et éveilla la gaieté dans la salle. Puis vint la *Marche triomphale*, composition due à un jeune artiste de notre ville, M. G. Junod, dont le goût tout particulier pour la musique n'a pas tardé de devenir un véritable talent. Il y a dans ce morceau de l'ampleur et un beau mouvement. Nous espérons que les productions de M. Junod ne s'arrêteront pas là et qu'il rencontrera dans sa carrière de la sympathie et de justes encouragements.

Un morceau d'opéra, de Verdi, où les solos de cornet et de baryton ont été fort remarquables, fut suivi d'une délicieuse et entraînant valse de Strauss, dont quelques motifs rappellent celle de Lauterbach. Elle suscita parmi les jeunes auditeurs, les demoiselles surtout, une envie irrésistible de danser, qui se traduisait par l'impatience des bottines cambrées marquant la mesure sur le plancher.

Ce joyeux mouvement de la salle ne fit qu'augmenter au gracieux *Quadrille des Nomades*, dont l'exécution correcte a été irréprochable. Des passages d'une excessive douceur contrastaient agréablement avec le brio et le caractère enjoué des chassés-croisés.

Nous devons mentionner encore l'ouverture de l'opéra *Poète et paysan*, œuvre fort originale; puis la *Marche funèbre*, de Beethoven, où les notes deviennent des pleurs, où chaque passage respire la plainte et le deuil. Rien de plus beau, rien de plus solennel qu'une telle musique.

Une charmante surprise nous était réservée pour la fin. Par un changement de décor à vue, la salle d'un vieux château fit place à un magnifique paysage, et la scène fut subitement transformée en bivouac. Divers groupes se formèrent, le tambour s'assit sur sa caisse, la clarinette alluma sa pipe et la flûte imitant le chalumeau, jouait des airs champêtres, tandis qu'à l'ombre d'un arbre quelques autres in-

struments mal assortis, s'en donnaient à cœur joie et transportaient le spectateur à l'abbaye de Monttherond.

Au second plan, un factionnaire d'une belle venue parcourait la scène d'un pas grave et mesuré.

On avait devant soi un vrai bivouac égayé par une fantaisie musicale, dont le caractère comique s'alliait à beaucoup d'originalité.

... Mais le tambour bat. Tous les musiciens en liesse reprennent leurs instruments, sonnent la retraite et le rideau tombe pour se relever bientôt à des applaudissements unanimes.

Nous n'avons entendu, à l'occasion de cette soirée, que des éloges sur la bonne tenue, la discipline des membres de notre corps de musique militaire et les incontestables progrès qu'elle a faits depuis quelques années.

Pour obtenir de tels résultats, il faut de la part du chef une grande persévérance, une direction habile et les qualités nécessaires pour se faire aimer et respecter. Tous ces titres, M. Gerber se les est acquis.

Aussi avons-nous été péniblement surpris en voyant dans la salle de nombreuses places vides. Nous aurions cru qu'on apprécierait mieux le dévouement d'un homme qui a toujours fait preuve de zèle et de bonne volonté, chaque fois qu'il s'est agi de mettre ses talents au service de quelque œuvre utile.

Indépendamment de ce que M. Gerber a fait pour la musique militaire, dont les concerts donnés en plein air, ont souvent récréé la population de Lausanne, celle-ci lui doit encore d'avoir fait disparaître presque complètement les ignobles mascarades qui troublaient nos rues à chaque fin d'année et exerçaient sur notre jeunesse une très fâcheuse influence.

Si la musique militaire veut bien nous donner encore quelques concerts, nous aimons à croire qu'ils seront mieux goûtés. Les dames peuvent y venir sans scrupules et sans compromettre leurs goûts artistiques; que ce mot de « musique militaire » ne les effraie pas. Il n'y a point là seulement des instruments aux airs bruyants et guerriers; non, ce sont aussi des instruments qui parlent, chantent et savent interpréter des œuvres musicales, parfois très difficiles, avec beaucoup d'art et de sentiment.

Un pianiste inconnu arrive-t-il dans notre ville en laissant flotter au vent ses longs cheveux, et précédé de réclames payées aux journaux, tout le monde court et la salle est comble: c'est un étranger.

Ce qui tient au pays, au contraire, ce que nous devrions tout particulièrement encourager, ne rencontre souvent que de l'indifférence; fâcheux travers dont notre public devrait bien se corriger.

L. M.

### Dangereuse à courtiser.

#### III

Annita ne put résister au besoin de faire part de ce qu'elle éprouvait à son père qui marchait en silence, épiait tous les coins et recoins de la montagne. Il la regarda avec un mé-